

MÉMOIRE
(1863-1936)

Alfred Poizat, poète et dramaturge roussillonnais

par Georges Salamand

Iettré et philosophe, Alfred POIZAT se moquait de la gloire comme de sa première chemise.

Ce qui, pour autant, ne l'avait pas empêché de se présenter, en vain, à l'Académie française, ce « grand Panthéon des petites vanités ». Mais, en son for intérieur, notre compatriote espérait bien qu'il serait un jour, reconnu à sa vraie valeur : « Les dix ans qui suivent la disparition d'un homme célèbre sont des années d'épreuves. Le noviciat de la gloire ! », confiait-il à ses amis. Hélas pour lui, les dix ans sont passés, et son souvenir est resté malencontreusement scotché dans les limbes de notre pauvre mémoire !

Enfant de Roussillon où il voit le jour en 1863 au sein d'une famille paysanne, le futur auteur d'*Électre* effectue d'excellentes études au petit séminaire de La Côte-Saint-André, établissement où il bénéficie de l'enseignement d'un pédagogue exceptionnel, le chanoine J.-M. PENIN, qui lui inoculera sa passion des auteurs anciens, grecs et romains et

l'amour des « belles-lettres » classiques. C'est d'ailleurs à son « bon maître » que POIZAT dédiera ses premières œuvres poétiques, avant de gagner la capitale pour y suivre les cours d'hypokhâgne de Louis-le-Grand. À Paris, dont il découvre avec ravissement la vie littéraire trépidante, le jeune Dauphinois, « qui fréquente les cafés mais jamais les coiffeurs », cherche à rencontrer quelques célébrités poétiques, avec plus ou moins de bonheur, selon l'anecdote rapportée par son ami ALBALAT relatant sa visite chez HÉRÉDIA (José-Maria de), le très rutilant. Se présentant, fichu comme l'as-de-pique, devant le portier de l'hôtel particulier du grand homme, POIZAT sera, sur son aspect minable, dirigé d'autorité vers l'escalier de service et introduit dans la cuisine. HÉRÉDIA, attendant son visiteur au salon, s'impatientait... Au bout de quelques heures, le quiproquo sera levé, mais les deux poètes ne seront pas amis.

De Mallarmé à l'Arménie

Bien au contraire, la rencontre avec MALLARMÉ sera déterminante, comme en témoigne *La fée*, le poème de 1893 que le Roussillonnais dédie à son nouveau maître en symbolisme : « *J'ai la beauté perfide et calme de l'eau verte / Et mes yeux sont les lacs de la sérénité* ». Des vers simplement beaux...

Ami du poète normand Paul HAREL, POIZAT reste tout comme lui fidèle à la foi de son enfance. Ayant sollicité le prix Montyon pour *Les poètes chrétiens* auprès de l'Académie française, il recevra cette distinction pour *Le pervers sentimental*, œuvre mineure sans grand intérêt, mais au titre « politiquement correct » aux yeux des auto-proclamés et prudents Immortels, car ce « catholique pratiquant avait contre lui les anti-dévots, parce qu'il était catholique, et les dévots, parce qu'il ne

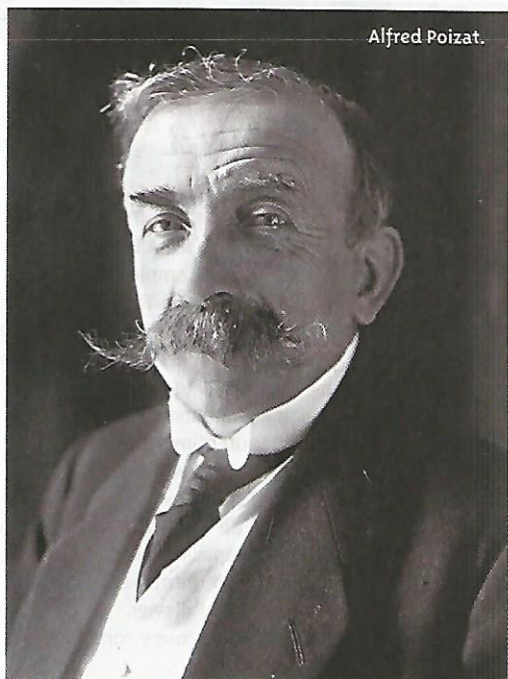
l'était pas à leur façon ! Esprit original et indépendant, excellent critique littéraire, germaniste et traducteur, très proche des comédiens MOUNET-SULLY et SYLVAIN, notre dramaturge dauphinois enchaîne les succès : *Électre*, *Sphonisbe*, *Le Cyclope*, *Méléagre et Atalante*, *Antigone*, inspirés du théâtre antique, mais aussi *Inès de Castro* et *Sainte Cécile*, drames chrétiens, sans oublier une comédie charmante, *Circé*, adaptée d'HOMÈRE, relatant l'aventure survenue aux compagnons d'Ulysse, transformés en pourceaux par la magicienne. Contrairement aux matelots d'HOMÈRE, redevenus hommes à la cessation du maléfice, ceux de POIZAT regretteront leur condition porcine. Et cochon qui s'en dédie !

En 1912, le poète fera jouer son *Électre*, en plein air, à Jarcieu, devant un parterre de notabilités locales et sous la férule de Victor MAGNAT, comédien célèbre, futur directeur du Théâtre d'Orange et enfant du pays ; un immense succès national pour ce « péplum et poignards sous les tilleuls », relaté dans *Comoedia* par un Dauphinois célèbre, le poète Jean-Marc BERNARD.

Ami du très original docteur COUCHOU, autre Dauphinois, médecin d'Anatole FRANCE, dont il ne partage cependant aucune des idées, Alfred POIZAT milite aussi, avec ce dernier, dans l'association qui dénonce, dès 1922-1924, le génocide arménien et le sort tragique des chrétiens d'Orient.

Président de la Société des écrivains catholiques, Alfred POIZAT décède à Paris le 27 novembre 1936, laissant à sa ville natale le soin d'honorer sa mémoire avec une rue et un équipement culturel à son nom...

« *Je ne demande aux Lettres que... l'estime de ceux que j'estime !* ». Un bien estimable sage !



Alfred Poizat.

LES AFFICHES DE GRENOBLE ET DU DAUPHINÉ